Document généré le 24 avr. 2024 20:54

Anthropologie et Sociétés

Paul CLICHE, Anthropologie des communautés andines équatoriennes. Entre diable et patron. Paris et Montréal, L'Harmattan et Recherches amérindiennes au Québec, 1995, 284 p., fig., bibliogr. Lex.

Henrique Urbano

Volume 21, numéro 1, 1997

Confluences

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015479ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015479ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Urbano, H. (1997). Compte rendu de [Paul CLICHE, Anthropologie des communautés andines équatoriennes. Entre diable et patron. Paris et Montréal, L'Harmattan et Recherches amérindiennes au Québec, 1995, 284 p., fig., bibliogr. Lex.] *Anthropologie et Sociétés*, *21*(1), 146–147. https://doi.org/10.7202/015479ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Paul CLICHE, *Anthropologie des communautés andines équatoriennes. Entre diable et patron.* Paris et Montréal, L'Harmattan et Recherches amérindiennes au Québec, 1995, 284 p., fig., bibliogr., lex.

Cette étude de trois communautés andines de la région de Quito (Équateur) est le résultat d'une expérience d'intervention sociale dans le milieu et d'un effort de réflexion sur le développement socioéconomique et culturel de ces communautés. L'auteur a fait des séjours de travail et de recherche en Équateur à la fin des années 1980. Il semble avoir une bonne connaissance du terrain. Son travail et les conclusions auxquelles il parvient doivent donc être pris en considération.

De nombreuses études sur les populations andines commencent par remonter aux temps préhispaniques ou au début de la Conquête espagnole. Celle de Cliche ne manque pas à cette règle. Ainsi le cadre temporel de la recherche devient extrêmement large et parfois un peu flou. L'auteur s'efforce de définir la genèse de la structure agraire depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours (p. 25-84).

Pendant la colonie, l'*encomienda* devient le mécanisme de production et d'organisation de la main d'œuvre indigène (p.46-52). L'*hacienda* n'est pas l'héritière des *encomiendas*. Mais peu à peu elle se constitue comme l'épine dorsale du système de production agraire moderne. L'auteur voit comment elle s'installe dans la région. La crise démographique qui suit la Conquête espagnole change les données du problème, mais dans son ensemble, la région se voue à la production agricole et à l'élevage, où une économie de subsistance et une certaine production textile, qui a connu des hauts et des bas, occupent la main-d'œuvre locale et régionale.

Ce court rappel de l'histoire millénaire des Andes septentrionales sert d'introduction à l'étude des structures économiques, politiques et culturelles des trois communautés choisies. Cliche les envisage à partir de l'idée de communauté. Ce serait la notion de « verticalité » définie par les études nord-américaines sur les sociétés préhispaniques andines qui rendrait le mieux compte des structures économiques et politiques des populations étudiées. La « verticalité » désigne autant des formes d'occupation de l'espace que des organisations politiques communautaires.

Mais Cliche s'intéresse aussi aux dimensions rituelles des communautés. Il choisit la fête de saint Pierre parce qu'elle se répercute sur l'ensemble de la région. La fête s'ouvre avec la *diabluma*, dirigée par un personnage masqué qui est aussi le leader incontesté des festivités. Ce n'est pas le seul personnage de la fête. Il y a aussi l'*aruchico* ou homme-porcelet. Les figurants se regroupent autour de ces deux personnages. Ils animent les festivités et pendant la préparation de la fête ils se réunissent et échangent au sujet de l'organisation du rituel. Cliche analyse les différents aspects de ces personnages et leurs gestes rituels. Le masque de la *diabluma* est fondamental. Il détient des pouvoirs surnaturels et sert à attirer le diable, avec lequel le personnage semble établir un pacte qui peut durer une douzaine d'années (p. 169-185).

Ces festivités comportent des éléments rituels d'origine diverse. Cliche caractérise cet aspect des célébrations comme une manifestation de syncrétisme où s'imbriquent des éléments précolombiens et des pratiques coloniales. L'influence espagnole se voit dans certaines danses qui rappellent les célébrations carnavalesques. Cliche dira même « qu'il existe donc moult ressemblances entre le Carnaval européen et la fête de Saint-Pierre » (p. 204). Mais la Saint-Pierre recueille aussi des éléments précolombiens, surtout ceux qui touchent au dépôt de la *diabluma* dans la *paccha* ou source d'eau.

Cliche étudie deux autres manifestations festives : les batailles rituelles et la *corrida* ou tauromachie. Dans les deux cas, il y a possibilité de rencontres sanglantes. Elles exprimeraient le désir collectif de fertilité. L'ivresse collective qui marque ces pratiques et les jours de fête suggère que, pendant toute la célébration de la Saint-Pierre, les communautés vivent un temps extraordinaire (p. 212-230).

Dans la dernière partie du livre, Cliche s'attarde sur le thème de l'intégration politique des communautés. Les réformes entreprises par le gouvernement Roldos à la fin des années 1970 ont bouleversé les structures traditionnelles des communautés déjà trop fragmentées et isolées à l'époque. Il a donc fallu avoir recours à des mécanismes de second degré pour intégrer ces communautés. Des organisations paysannes sont alors nées. Elles prennent la relève après l'effondrement de la communauté et de l'*hacienda*. En 1984, la volonté de promouvoir un projet de développement communautaire résulta en la définition d'un plan d'ensemble accepté par la région. Il touchait l'agriculture, l'élevage, l'artisanat, la commercialisation, la santé, l'éducation des enfants et les communications. Très vite, certaines difficultés virent le jour, dues en partie à l'équipe de coordination et à l'organisation engagée pour orienter le développement du projet. Avec le temps, ces difficultés augmentèrent parce que les groupes dirigeants, les consultants et les communautés ne s'entendaient plus sur les objectifs de base. Un événement inattendu changea les données du problème : le tremblement de terre de 1987. La reconstruction des maisons prit le pas sur les autres activités communautaires. Dorénavant, les forces populaires s'organisent autour de ce nouveau projet collectif. Mais les objectifs d'urgence cachent mal les contradictions détectées jadis dans le projet de développement. Les rapports sociaux ne se débarrassent que difficilement de leurs jeux ancestraux où les dirigeants agissent avec les réflexes politiques de l'ancien cacique (p. 254-258).

L'expérience de recherche et de pratique sociale décrite par Cliche est intéressante parce que l'auteur a très bien su articuler la définition des mécanismes qui structurent la communauté traditionnelle autour d'actions socioéconomiques et politiques qui les transforment en des groupes organisés et revendicatifs. La conscience commune n'abandonne pas les symboles traditionnels et les gestes rituels. Au contraire, la fête de saint Pierre demeure l'élément vers lequel convergent les volontés d'affirmer les liens communs et les structures hiérarchisées des groupes sociaux.

Henrique Urbano
Département de sociologie
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Bernard CHERUBINI, *Localisme, fêtes et identités. Une traversée ethno-festive de la Mauricie (Québec).* Paris, L'Harmattan, 1994, 336 p., fig., ann., bibliogr.

Sans aller jusqu'à dire que « l'autre », c'est le « local », que l'altérité trouve son espace privilégié dans les lieux de la localité, Bernard Cherubini nous propose une démarche qui s'appuie presque exclusivement sur le localisme, qu'il définit comme un espace culturel global, résultat de l'interprétation que s'en font les membres d'une communauté donnée. C'est l'espace de vie immédiat, reconstruit selon divers temps et divers